

Les Innus, Arthur Lamothe et moi

Rémi Savard

Number 132, June–July 2007

Le pays d'Arthur Lamothe

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13249ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Savard, R. (2007). Les Innus, Arthur Lamothe et moi. *24 images*, (132), 22–24.

Les Innus, Arthur Lamothe et moi

par Rémi Savard

La complicité que j'ai pu établir avec le cinéaste Arthur Lamothe s'explique avant tout par le type de relation que j'entretenais depuis longtemps avec les Innus. D'où ce rappel obligé de quelques-uns de mes antécédents familiaux et autres.

Mon arrière-grand-père, François Savard, habitait Sillery près de Québec. Ce charpentier épousa une Irlandaise dont les grands-parents paternels avaient émigré au Canada au début du XIX^e siècle. Un de leurs six fils épousa en 1885 Marie-Louise Morissette, une des filles d'un commerçant de Québec et d'Ellen O'Sullivan, qui deviendra ma grand-mère paternelle. Cette arrière-grand-mère, Ellen, était la fille d'un autre immigrant irlandais prénommé Owen O'Sullivan. Né en 1798, ce dernier était âgé de sept ans lorsqu'il vint au Canada avec sa mère, pour retrouver son père John qui les y avait précédés de quelques années. John O'Sullivan et Mary Landers s'installèrent à Valcartier. En 1825, Owen épousa Marie Plamondon de Loretteville. Il exerça la fonction de Grand Voyer et d'Inspecteur des chemins. Le grand-père paternel de Marie, Ignace, aurait reçu son brevet d'arpenteur des mains de l'intendant Hocquart le 24 décembre 1733; il transmet son prénom et sa profession à son

fil, le père de Marie. Ellen O'Sullivan avait deux sœurs et cinq frères. Deux de ces derniers (John et Henry) pratiquèrent également le métier d'arpenteur. Né en 1845, Henry épousa Claire Picard le 15 septembre 1874; elle était la fille d'Émilie Otesse et de François-Xavier Picard Tahourench, grand-chef huron de la Jeune-Lorette. Ils eurent 14 enfants, dont la cadette se nommait Albertine. Mon père l'appelait affectueusement sa *petite cousine*. En plus d'être son arrière-petite-cousine, elle était effectivement de courte taille. J'en garde le souvenir d'une personne sensible et raffinée, à la fois enjouée et réservée. Ses visites à la maison étaient rares mais toujours appréciées. Elle jouait admirablement le piano. J'ai toujours entendu mes parents parler avec beaucoup de tendresse de cette cousine germaine de ma grand-mère paternelle. Je me souviens d'avoir un jour accompagné mon père et sa cousine au village huron. Je devais avoir environ dix ans. De cette visite, ce qui reste de plus précis dans ma mémoire est un vieux hangar plein de souvenirs de famille, parmi lesquels il y avait une immense photo ou peinture encadrée représentant la mère d'Albertine, Claire Picard, en costume traditionnel.

Mes grands-parents Savard étaient de la basse-ville de Québec, où ils tenaient une petite épicerie au 1255 de la rue Saint-Vallier, près de la voie ferrée et du cimetière Saint-Charles. Ils eurent 11 enfants. Mon père, Paul, est né le 8 octobre 1899. Après son cours primaire, un curé offrit à mes grands-parents de l'inscrire à ses frais au cours classique dispensé dans la haute-ville par le Séminaire de Québec. Mais comme mon grand-père mourut avant la fin des études de son fils, celui-ci fut contraint d'abandonner son rêve de devenir médecin. Il devait aider financièrement sa mère, car il y avait encore à la maison des frères et des sœurs plus jeunes que lui. Ainsi occupa-t-il divers petits emplois jusqu'à ce que l'arpenteur Arthur O'Sullivan, neveu d'Henry et petit-fils d'Owen, lui en trouve un plus rémunérateur dans un collègue francophone de la haute-ville de Québec. Quelques années plus tard, l'Université Laval décida d'inaugurer l'enseignement de l'arpentage et du génie forestier. Pour attirer la clientèle étudiante, elle fit savoir qu'il n'y aurait pas de frais de scolarité. C'est ainsi que mon père devint arpenteur et ingénieur forestier. Après l'obtention de son diplôme, il pratiqua ce métier durant quelques années, en tant que jeune professionnel, dans un bureau privé de Québec.

En 1927, après l'avoir courtisé durant quelques années, mon père épousa une voisine qui deviendra ma mère; elle était la fille d'Hélène Nadeau née à La Tabatière sur la Basse-Côte-Nord. Il venait tout juste de passer plus d'une année à arpenter dans le bassin supérieur de la rivière Hamilton au Labrador, en compagnie d'un groupe d'Innus de la rivière Moisie (des Michel, des Pinette, des

En juillet et août 1926, l'avocat Edgar Rochette (1890-1953) procédait à une enquête socio-économique pour le compte du gouvernement provincial. L'année suivante, il publia une plaquette relatant ses observations de voyage. Dans un des chapitres, intitulé *La question indienne*, on trouve des perles comme : « Le sauvage n'a pas le moindre souci de l'hygiène; il ne se lave jamais; [...] il vit de préférence dans une tente crasseuse même lorsqu'il est l'heureux propriétaire d'une maison qu'il s'est fait construire sur la réserve; il ne change d'habits que lorsqu'ils sont usés, et il n'a à peu près aucun soupçon de ce que peut être l'art culinaire. [...] Au point de vue intellectuel, le sauvage est absolument borné. Il est radicalement incapable de tout développement [...] Ils ne parviennent pas à raisonner plus qu'un enfant en bas âge; ils demeurent naïfs, crédules et ignorants. »¹

1. ROCHETTE, Edgar, 1927 : *Notes sur la Côte Nord du Bas Saint-Laurent et le Labrador canadien*, Québec, Imprimerie Le Soleil (limitée), p. 101-103. L'auteur obtint une licence en droit à l'Université Laval en 1914. L'année suivante il était admis au Barreau. Boursier Rhodes, il poursuivit ses études à Pembroke et à Grenoble. En 1927 il se faisait élire député libéral du comté provincial de Charlevoix-Saguenay d'où il était originaire. Il occupa divers postes de ministre dans les gouvernements Taschereau et Godbout. À la veille de la fin de ce long règne libéral au Québec, il se fit nommer juge à la Cour du district de Québec.

Volant, des Pilot, etc.). Dans une lettre à son amante, datée du 9 juillet 1925, il avait écrit ceci :

Ce sont tous des experts canotiers [...]. C'est vraiment beau de voir ces gens-là manœuvrer les canots dans les rapides. [...]. J'ai environ les deux tiers du chemin de fait. J'espère être rendu à mon ouvrage la semaine prochaine, le pire est fait. Nous sommes rendus sur la hauteur des terres entre les fleuves Saint-Laurent et Hamilton. Tous les rapides sont passés et je n'en suis pas fâché. Nous sommes présentement sur les lacs. Je suis dans un très beau pays. Nous avons traversé plusieurs belles chutes. La forêt est belle et les rivières sont riches en poissons. [...] Les lacs sont immenses, 75 et 100 milles de long. Nous sommes très haut ici. Nous avons monté de 2 000 pieds depuis que nous avons quitté la mer. Tu peux juger le nombre de rapides que nous avons eu à monter. [...] Lorsque nous les descendrons au printemps, ce sera sur la glace et sans danger.

Aussi loin que je me souviens, c'est sur ce ton que mes parents m'ont toujours parlé des Innus. Pendant ce temps, à d'autres échelons de la société québécoise, le ton était tout autre (voir encadré p.22).

Petit-fils de charpentier de Sillery et fils d'épicier du bas de la ville, Paul Savard s'installa dans la haute-ville avec son épouse au

lendemain de leur mariage. C'est là que tous leurs enfants sont nés. Après coup, j'ai parfois l'impression d'y avoir été à certains moments une espèce de fils d'immigrant.

En raison de son métier, notre père s'absentait souvent et pour de longues périodes. Je me suis beaucoup ennuyé de lui. Nos jeux d'enfants s'inspiraient souvent des échos de ces longs voyages. Au printemps de 1948, un de mes rêves se réalisait : mon père m'amena avec lui pour exécuter un travail d'arpentage au nord-ouest du lac Saint-Jean. C'est là qu'il me présenta à quelques Innus de Mashteuiatsh. Bref séjour de deux ou trois semaines en forêt sous la tente. J'avais quatorze ans. Par la suite, et jusqu'en 1955, tous mes étés se passèrent dans les bassins alimentant deux grandes rivières algonquines, la Gatineau et la Lièvre. Nous décampions à peu près aux dix jours. Les déplacements se faisaient en canot. Sauf pour un de ces étés où ce fut avec des Algonquins, j'ai toujours été en compagnie d'Innus. Ces hommes reposent maintenant dans les cimetières des réserves de Mashteuiatsh au Lac-Saint-Jean et de Betsiamites sur la Côte-Nord. En 1958, j'obtins un emploi d'été pour un transporteur aérien à Kuujuaq au Nouveau-Québec. Mes compagnons de travail étaient cette fois des Inuits.

Après des études en sociologie, une thèse de doctorat en ethnologie portant sur des textes recueillis chez les Inuits de Thulé au nord-est du Groenland, je fis deux séjours de recherche dans autant de communautés inuites de l'Arctique central. En 1967 l'occasion



La conquête de l'Amérique 2 (1988)

Coll. - Crémathèque québécoise

me fut offerte de retrouver les Innus du Québec-Labrador. Mais cette fois c'était chez eux, dans leur communauté. En m'accueillant à l'ancien établissement innu du lac John, près de Schefferville, Marie Saint-Onge me dit qu'un vieil homme souhaitait vivement rencontrer «Poun Saouan ukussa» (le fils de Paul Savard). Alexandre Mackenzie arriva quelques instants plus tard en souriant de tous ses yeux, comme si je surgissais de son passé. Il me dit avec un large sourire en me serrant la main : « La dernière fois que j'ai vu ton père, il était bien impatient de descendre à la mer, car il allait épouser sa fiancée! » C'était quarante ans plus tôt.

Je me rends compte aujourd'hui du privilège que j'ai eu d'avoir été mis, si jeune, en contact avec des descendants des peuples ayant ouvert les Amériques à l'occupation humaine il y a entre 30 000 et 40 000 ans. Et d'avoir pu ensuite entretenir jusqu'à ce jour des relations suivies avec certains descendants de ces gens de la forêt auxquels, il y a près de 60 ans, mon père m'avait présenté.

Pour ce qui est d'Arthur Lamothe, je crois l'avoir rencontré pour la première fois chez un de mes beaux-frères en 1970. Par la suite nous nous sommes croisés à quelques reprises. Chaque fois il me parlait d'un projet de film chez les Innus. En 1962, alors qu'il tournait *Bûcherons de la Manouane*, Arthur avait été mis en rapport pour la première fois avec les réalités autochtones d'ici : quelques familles attikameks à qui les entrepreneurs forestiers réservaient les sections de coupe les moins payantes. De retour à Montréal, il n'avait pas tardé à concevoir le projet d'aller filmer dans ces communautés du nord de la Mauricie. Mais la réaction des producteurs de l'époque fut plutôt froide. Ce n'était pas le genre d'images du Québec que nous avions alors le goût de montrer au monde. Le projet tomba à l'eau. Lors d'un autre tournage en 1967 (*Le train du Labrador*), cette fois entre Sept-Îles et Schefferville, Arthur connut quelques Innus disposés à collaborer à des tournages dans leurs communautés. Si ma mémoire est bonne, il me téléphona

au début de janvier 1973. Il y avait une possibilité, disait-il, d'obtenir une série pour la télévision d'État (treize demi-heures). Il fallait nous rencontrer le plus tôt possible pour préparer le projet. C'était parti et, comme on le sait depuis, pour beaucoup plus que ces treize émissions!

On nous a souvent demandé, à Arthur et à moi, quel avait été mon rôle dans cette collaboration, qui dura environ une douzaine d'années. Question à laquelle nous apportions généralement des réponses vagues qui ne semblaient satisfaire personne. Nous parlions de complicité à des gens qui attendaient le plus souvent un organigramme. Je dirais aujourd'hui que nous étions tous deux, par rapport aux Innus, dans des positions d'autant plus rapprochées que nos histoires personnelles avaient peu en commun. Si j'étais beaucoup plus que lui partie prenante au contentieux entre autochtones et descendants de colons, j'étais déjà conscient, en raison du contexte familial évoqué précédemment, d'être en désaccord total à ce sujet avec les idées dominantes chez les miens. Je comprenais de plus en plus qu'il n'y aurait d'avenir ni pour eux ni pour nous tant que nous n'aurions pas assumé pleinement une évidence à la fois aussi majeure qu'ignorée, soit l'aventure coloniale d'où nous étions issus, dont ces peuples payent lourdement le prix encore aujourd'hui. Dans le contexte de la flambée nationaliste des années 1970, cette prise de conscience imposait une analyse plus que rigoureuse de nos rapports avec ces peuples. Cela n'allait cependant pas de soi au Québec, surtout dans les quartiers souverainistes. On en est encore plus ou moins là aujourd'hui.

Mais si Arthur n'a pas été historiquement mêlé à ce genre de contentieux, il n'en avait pas moins été conscient dès son arrivée au Québec. Bien que plusieurs Québécois n'aient jamais cessé de le considérer comme un touriste français, Arthur ne cacha jamais sa sympathie pour le rêve de pays de son ami Gilles Vigneault. Pourtant, dans les milieux souverainistes, plusieurs ne lui pardonnaient pas son intérêt pour les autochtones. C'est donc dire qu'Arthur et moi, bien que venus d'horizons diamétralement opposés, nous nous retrouvions au même point d'arrivée, soit entre les autochtones et les Québécois qui se lancèrent plus d'un fois des regards méfiants au-dessus de nos têtes. À cet égard, grâce à son humanisme, à sa fidélité à ses origines paysannes gasconnes, à sa droiture, à son immense culture, à sa maîtrise de son art et à son sens de l'humour, le cinéaste Arthur Lamothe aura joué un rôle majeur au Québec, tant pour les autochtones que pour les descendants de colons français. Ayant vite compris la chance inédite que leur offrait cet homme, celle de s'adresser directement aux autres peuples de la Terre, les Innus n'ont pas manqué de la saisir avec brio. C'est précisément de tout ça qu'était faite notre complicité. 

Ethnologue de formation, Rémi Savard a collaboré à de nombreux films d'Arthur Lamothe. Il est aussi l'auteur de plusieurs publications, dont un essai remarquable, paru en 2004, sur les récits fondateurs du peuple innu, La forêt vive.

Coll. : Cinéma québécois

La conquête de l'Amérique 1 (1992)